

en interpellant sans cesse nos petits auditeurs, en les mettant tour à tour en jeu, nous verrons ce qu'ils pensent, comment ils saisissent et comprennent; ou, partant de leurs réponses pour leur faire de nouvelles questions, nous profiterons de leurs fautes pour redresser leurs erreurs et faire pénétrer la lumière dans leur esprit.

Dans nos leçons de lecture, expliquons les mots et les phrases, questionnons, donnons toutes sortes de notions, à propos de ce qu'on lit, et, en fournissant à l'enfant une multitude d'idées nouvelles, faisons-lui comprendre l'utilité de la lecture.

En enseignant la grammaire, ne nous bornons pas à apprendre des définitions et des mots, donnons aussi des idées, apprenons des choses, enseignons à raisonner, à exprimer des idées justes, à redresser celles qui sont fausses. Ne parlons pas seulement de substantifs ou d'adjectifs, de genre masculin ou féminin, de singulier ou de pluriel; faisons connaître les choses elles-mêmes, apprenons à les distinguer, à en reconnaître la nature, les propriétés, les usages.

Dans le calcul, ne nous contentons pas de faire faire d'interminables opérations sur des nombres entiers; faisons continuellement des applications usuelles, familières; calculons, pesons, toisons, mesurons tout ce qui se présente à nous, dans la classe, dans la maison, dans la cour, dans le jardin; une de ces leçons en plein air suffira pour donner de l'ardeur aux élèves pendant huit jours d'attente, et autant après.

La géographie est la connaissance de la terre, et nous l'enseignons toujours entre quatre murs; donnons-en donc au moins les premières notions en présence des objets dont nous parlons; pour nous faire comprendre des enfants, pour les intéresser surtout, parlons-leur en commençant de la géographie de l'école et du village, avant de les entretenir de celle de la Perse ou du Thibet.—*Bulletin de l'Ins. Prim.*

EXERCICES POUR LES ELEVES DES ECOLES.

Vers à apprendre par cœur.

LA VICTOIRE DE CHATEAUGUAY.

La trompette a sonné: l'éclair lui, l'airain gronde;
Salaberry paraît, la valeur le seconde,
Et trois cents Canadiens qui marchent sur ses pas,
Comme lui, d'un air gai, font braver le trépas,
Huit mille Américains s'avancent d'un air sombre;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur nombre.
C'est un nuage affreux qui paraît s'épaissir,
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.

Le héros Canadien, calme quand l'airain tonne,
Vaillant quand il combat, prudent quand il ordonne,
A placé ses guerriers, observé son rival;
Il a saisi l'instant, et donné le signal.

Sur le nuage épais qui contre lui s'avance,
Aussi prompt que l'éclair, le Canadien s'élança....
Le grand nombre l'arrête.... il ne recule pas;
Il offre sa prière à l'ange des combats;

Implore au Très-Haut le secours invincible;
Remplit tous ses devoirs et se croit invincible.
Les ennemis confus poussent des hurlements;
Le chef et les soldats font de faux mouvements.

Salaberry qui voit que son rival hésite,
Dans la horde nombreuse a lancé son élite;
Le nuage s'entreouvre; il en sort mille éclairs;
La foudre et ses éclats se perdent dans les airs.
Du pôle Américain la honte se déploie;
Les Canadiens vainqueurs jettent des cris de joie;
Leur intrépide chef enchante dans les forêts,
Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les forêts.

Qu'il généreux soldats, votre valeur enchante:
La patrie envers vous sera reconnaissante.

Qu'une main libérale, unie au sentiment,
En gravant ce qui suit, vous offre un monument:
" Ici les Canadiens se couvrirent de gloire;
" Qui trois cents sur huit mille obtinrent la victoire.
" Leur constante union fut un rempart d'airain
" Qui repoussa les traits du fier Américain.
" Passant, admire-les..... Ces rivages tranquilles
" Ont été défendus comme les Thermopyles;
" Ici Léonidas et ses trois cents guerriers
" Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers."

J. D. MERMET (1).

SUJET DE COMPOSITION.

LETTRE D'UNE MERE A SON FILS, ELEVE DANS UNE GRANDE ECOLE
A PARIS

(Elle lui décrit la vie qu'elle mène pendant l'hiver, dans le chalet qu'elle habite sur les montagnes du Jura.)

Nous sommes ici, mon cher enfant, ensevelis sous la neige; il en est tombé depuis huit jours sur nos montagnes d'énormes quantités. Cela nous fait une vie à part et déploie à nos yeux un spectacle étrange et grand dans sa tristesse. Cette longue dentelure des Vosges, d'une blancheur éblouissante, qui se dessine au ciel à perte de vue; ces masses de granit rougeâtre ou les sombres ruines d'un vieux château qui se détachent de loin sur la neige; ces mélancoliques pyramides de sapins qui plient sous le poids du givre; le silence de mort qui règne dans la vallée; et la pauvre chalet perdu dans cet océan de neige, tout cela m'impressionne fortement; et si je l'avais auprès de moi, comme je jouirais, mon cher Adrien, de voir ton imagination s'exaltant devant ce grandiose tableau! Plus de routes frayées, plus de communication avec les vivants. Un seul être humain ne nous a pas abandonnés, et forme l'unique chaînon qui nous rattache encore au monde: je veux parler de Lippman, l'homme des bois, comme nous l'appelions, et qui, avec sa longue barbe, sa tenue fort inculte, et son étrange bonnet de peau de renard, te servait de type dans ton enfance pour te représenter Robinson Crusoe. Le bon Lippman, au risque de rester enseveli dans la neige, vient à nous chaque matin, au travers des bois, par des sentiers que lui seul connaît. Son grand bâton ferré à la main et sa hotte sur le dos, il brave des temps et des chemins affreux pour nous apporter ainsi de la ville nos provisions, nos journaux et nos lettres. Nous le traitons bien, comme tu le penses; j'ai soin qu'il trouve toujours en arrivant son coin au foyer de la cuisine, son déjeuner et avant tout son verre de vieille eau-de-vie, qu'il savoure en profond connaisseur. Il est bien pauvre, mon vieux Lippman; mais il y a quelque chose qu'il met au-dessus d'un gros salaire et d'un bon repas, c'est un mot, un geste, un sourire bienveillant qui lui montre qu'on tient compte de lui et qu'on le voit volontiers. S'il arrive par hasard que je ne puisse descendre et lui dire le bonjour accoutumé, Lippman ne s'en va pas le cœur content; je le vois s'éloignant d'un pas lourd et tournant souvent la tête vers les fenêtres de ma chambre jusqu'à ce que je lui envoie un salut amical qu'il me rend avec de vives marques de satisfaction. Il descend alors la montagne, lesté comme à vingt ans.

L'autre jour, le temps était horrible; il faisait une tourmente de neige, mêlée de pluie, à aveugler et à faire reculer le plus intrépide pionon. " Aujourd'hui nous ne verrons pas Lippman," me disais-je toute désorientée, lorsque tout-à-coup je l'aperçois débouchant dans l'avenue, bravant sans broncher le tourbillon et labourant à grandes enjambées la neige qui lui montait au-dessus des genoux.

Je descends à la cuisine pour recevoir ce brave homme, et je me mets à le chapitrer sur son imprudence de s'aventurer dans la montagne par un pareil temps. Il m'écoute d'un air narquois, et quand j'ai fini: " Il ne faut pas gronder si fort, Louise, me dit-il en me tendant le paquet qu'il tire de sa hotte, et en élignant du Pail; il y a là dedans quelque chose qui vient de Paris, et je me suis dit: " Ça ne peut pas attendre." J'ouvre avec empressement; c'était ta lettre, mon cher Adrien; il l'avait reconnue ou devinée, et il me l'apportait, le brave homme, au péril même de sa vie. Oh! je lui donnai une bonne poignée de main. Un éclair de bonheur rayonna sur son rude visage, et il se crut bien payé, car il y a de grands cœurs, mon fils, sous les livrées de la misère!

Ces détails te donnent une idée de l'existence éminemment solitaire que nous menons au chalet; au cœur d'un hiver des plus rigoureux, avec notre horizon tout blanc, si loin que nos yeux puissent porter, avec nos toits qui plient sous la neige, et à l'intérieur

(1) M. J. D. Mermet, lieutenant et adjudant au régiment de Waterville, émit venu en Canada en 1813 avec ce régiment; il a laissé un bon nombre de pièces de vers, écrites et publiées en Canada.